

Nicolas Hubert Mongault

Confrère de l'Oratoire

de l'Acad. des Inscriptions (1708)

de l'Acad. française (1718)

Né à Paris, le 6 octobre 1674

Mort à Paris, le 15 août 1746 à 72 ans

Notes bio-bibliographiques

P. Bonnardet
fr. de l'Oratoire

Mss. 610, p. 220 et 1247 =

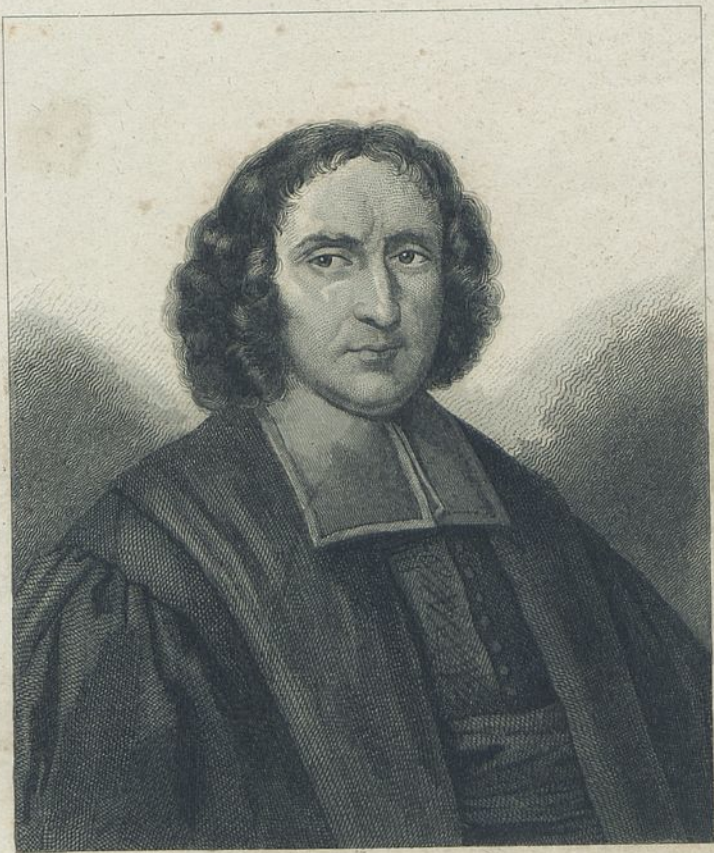
Le conf. Nicolas Mongault, tonsuré
né à Paris

fils de Jacques Mongault, conseiller au Châtelet et Anne de La Barthe

Humanités au Paris Fleury, mais pas de philo

Entré à Paris le 15 ~~avril~~ février vêtu le 1 mars 1698

Prison 300⁺ sur - 200⁺ études, extraction toujours congédié en 1698



Mongault (Nicolas-Hubert)
Membre de l'Académie française 1746

Diagraphe et Pantographe-Garard

L'abbé de Mougault

Archives M^{ss} M. 769 Papier de F. Léonard, augustin debaussé.

Parisien. Il a été de S. Oatvire et en est sorti à cause de ses vapeurs.

Il est en 1700 âgé de 25 ans environ. Il est auteur, sans y avoir mis son nom, de la Nouvelle traduction et édition des œuvres d'Hérodien, 3 in 12 (Bibl. d'Oxford)

Il travaille actuellement à la traduction française des Epîtres de Cicéron à Atticus et il cherche dans Plutarque ce qui peut y avoir rapport.

Il prend du café 4 fois par jour. Il demeure au collège de Bourgogne, vis à vis les Cordeliers.

Lettres de Cicéron à Atticus avec des remarques. Paris, Delaulne 1701, in 12 de 370 p.

Il ne commence que par le 3^e livre, les deux premiers ayant été traduits par S. Réal. Sa traduction a été fort critiquée dans le 3^e journal des sçavants 1702. J'en ai fait copier un extrait ci-joint.

M. Dupin, docteur, ne voulait pas qu'on parlât de lui ainsi dans ce journal, on le croit fils naturel de feu M. de S. Pouanges et d'une demoiselle de la première qualité.

Il était en 1706, 1707 à Toulouse chez S. Archevêque, frère de M. de S. Pouanges. Il y tenait 3 fois la semaine des assemblées de gens d'esprit où il se faisait une grande profusion de café. Il faisait parfaitement les honneurs de la table de ce Prélat qui lui donna deux cures dans la campagne à choisir, pendant qu'il faisait un de ses parents chanoine de sa cathédrale. Cela ne plut pas à l'abbé. Il vint à Paris avec l'archevêque en juin 1707, où ils se séparèrent. Il est précepteur de M. le Duc de Chartres, eut en 1714 l'abbaye de Chartreuse, Dioc. de Soissons

de Paris, ce vendredi 4 sept 1701.

L'abbé Mougault est auteur de la Traduction d'Hérodien. Il est logé au collège de Bourgogne. Il a un bénéfice en Anjou, où il est allé passer l'hiver et travailler à de nouvelles traductions. Il vient de nous donner un essai de sa traduction dans les Epîtres de Cicéron à Atticus dans un in 12 de grosseur médiocre.

Il a commencé par le 3^e et le 4^e livres parce que l'abbé de S. Réal a traduit les 2 premiers. Si cet essai plaît au public, il déclare qu'il achèvera la traduction des 12 livres qui restent. Il annonce même dans ses avisissements qu'il donnera les Epîtres de Cicéron à Quintus son frère.

L'avisissement n'a pas plus de 8 pages; mais il ne laisse pas de contenir bien des choses importantes. Il ne fait point de préface; il ne donne pas l'idée de l'état où était la république de Rome au temps de Cicéron, parce que S. Réal l'a fait.

Il trouve même mauvais que S. Réal se soit mis en peine de justifier la vanité de Cicéron dans ses succès et sa pusillanimité dans sa mauvaise fortune.

Il nous donne un portrait peu avantageux de Pomponius Atticus. Il dit que c'était un homme ami de tout le monde et qui ne prenait parti pour personne; qu'il voulait trouver des ressources de quelque côté que la fortune tournât, un homme enfin peu affectionné à ses amis.

Il ajoute que Cicéron le connaissait sur ce pied-là, mais qu'il le préférait à un ami qui aurait pu être moins indifférent et plus affectionné, mais qui aurait pu être son concurrent dans son état et sa fortune.

Le latin est d'un côté et la traduction française de l'autre. A la fin de chaque lettre il y a des notes fort courtes qui servent d'explication aux endroits difficiles pour l'intelligence des lieux et des personnes.

Mongault se moque dans son avertissement de ceux qui donnent des notes sur les auteurs et qui cherchent plus à faire paraître leur érudition qu'à instruire le lecteur; qui étalent sur un mot tout ce qu'on peut dire; et qui accablent le lecteur de cartes géographiques communes et ordinaires. Il donne des exemples de ces compilations fades et ennuyeuses.

La manière libre et aisée de cet auteur me plaît. Je ne sais point s'il est gascon et s'il exécute ce qu'il promet; je n'ai pas le temps de l'examiner. Il prétend dans son avertissement qu'il faut être accoutumé avec l'auteur que l'on traduit pour en connaître les expressions, l'esprit et les manières; qu'il ne faut pas condamner un auteur quand la traduction ne répond pas aux premières idées que les termes du texte original nous donnent; qu'il faut étudier l'auteur comme le traducteur l'a étudié. Ces règles de traduction me paraissent justes et raisonnables.

Le Journal des Savants de 1702 =

... Mais ce préjugé n'empêchera peut-être pas les critiques de comparer le texte avec la version et de juger qu'on s'est souvent éloigné de l'original sans aucune nécessité. Ils diront, par exemple, qu'on a pris un tour qui n'est pas naturel en traduisant le commencement de la 1^{re} lettre et qu'on aurait pu exprimer la pensée de Cicéron d'une manière plus vive sans rien perdre du sens. Ils trouveront aussi sans doute à redire à la traduction de la 5^e lettre. Ils diront qu'elle est lâche; qu'on y trouve sans nécessité des pensées fort communes qui ne sont point dans l'original et que même on n'attrape peut-être pas toujours le véritable sens

etc. etc

Bicari

C II p. 582

(1) Hist. del' Acad
des Inscriptions
C. XVIII p. 447

Nicolas Mongault, abbe de Chartreuse, precepteur du Duc de Chartres, l'un des 40 de l'acad.

françoise, associé de celle des sciences et Belles Lettres ... etc

était fils naturel de M. Colbert Sr. Fouquet et né à Paris le 6 oct. 1674

Il fit sa rhétorique au collège du Plessis avec tant de distinction que M. Rollin, son professeur, donna l'éloge et de la fidélité de ses versions, eut d'abord qq peine à se persuader qu'elles fussent l'ouvrage d'un écolier et il eut devoir prendre des mesures pour s'en assurer. Du collège du Plessis le jeune Mongault passa à celui d'Harcourt pour y étudier la philosophie; mais la méthode que l'on suivait alors, dit M. Fréret⁽¹⁾, qui nous apprend ces détails, et la dissipation presque inévitable des leçons publiques ne pouvant s'ajuster avec son goût pour l'étude et avec le plan de vie retirée qu'il s'était formé, quoiqu'il n'eût encore que 16 ans, il se détermina à entrer dans la Cong. del' Oratoire, dont il fit l'habit en 1690.

Après les épreuves ordinaires dans la maison de l'Institution de Paris, on l'envoya étudier la philosophie au Mans, où ses talents et son application lui méritèrent bientôt l'estime et l'attention de son professeur. Quoique la philosophie de Descartes eût déjà une très grande célébrité, elle de l'école était encore la seule qu'il fût permis d'enseigner. Une philosophie, qui met presque toujours des mots et des noms à la place des choses, ne pouvait satisfaire un esprit aussi juste que le sien. Il étudia en particulier celle de Descartes et il fit de tels progrès que, sans avoir eu de maître, et sans que cette diversion eût empêché de remplir d'une manière distinguée les devoirs communs, il se trouva en état de soutenir, à la fin de son cours, une thèse publique qui lui attira de grands applaudissements.

Il suivit à peu près la même méthode pour la théologie: aux leçons qu'il recevait de ses maîtres, il joignait une étude particulière et suivie del' Ecriture, à laquelle il rapportait les différentes questions théologiques, qu'il examinait en remontant jusqu'aux premières sources. Il avait toujours cultivé l'étude de la langue grecque. Mais, pour s'assurer du véritable sens des Textes del' Ecriture et les comparer avec les versions authentiques, il eut besoin de prendre une teinture de la langue hébraïque. Tout ce qui avait un certain mérite

D'égout et de solidité se gravait dans sa mémoire pour ne s'en effacer jamais, et les
diverses connaissances qu'il acquies, allaient s'y placer, pour ainsi dire, d'elles mêmes, non
seulement sans confusion, mais encore dans l'ordre le plus convenable pour se prêter un secours
mutuel.

Après qu'il eut fini son cours d'études particulières, on l'envoya professeur à Vendôme; mais la
faiblesse de sa poitrine ne lui permit pas de supporter la fatigue d'un emploi qui l'obligeait de parler
longtemps et avec effort; et le Duc de la Cour, général, qui avait conçu pour lui une estime et une
amitié qui se sont toujours soutenues, le fit venir à Paris dans la maison de S^t Honoré. Le Comte
Mongault y passa 999 années; mais son peu de santé ne lui permettant pas de s'engager aux devoirs
communs, il jugea lui-même que les ménagements, dont il avait absolument besoin et qui pouvaient
être dangereux pour la discipline d'une communauté, lui exposaient la nécessité d'en sortir;
ce qu'il fit en 1699. En se retirant de l'Oratoire, où il avait passé près de 10 ans, il alla demeurer
au collège de Bourgogne.

Pendant son séjour à S^t Honoré, il avait commencé et avancé la Traduction de l'histoire d'Hésiodus.
Il l'acheva, dès qu'il en fut sorti et la fit paraître, l'année suivante; et, un an après, c'est-à-dire en
1702, il publia le 1^{er} volume de la Traduction des Lettres de Cicéron à Atticus, dont il donna la suite
en 5 autres volumes en 12 en 1714.

Malgré le crachement de sang qu'il eut après sa retraite de l'Oratoire, il entra au séminaire
en 1701, mais il n'y resta que 999 mois. M. Colbert, archevêque de Toulouse, qui ne l'avait jamais
perdu de vue et lui avait procuré en 1698 la prière des Ulmes. S^t Florent, l'appela auprès de
lui, le logea dans son palais et lui donna des témoignages non équivoques de son affection.
Quelques temps après, l'abbé qui il avait pour les lettres, l'engagea à aller demeurer à Paris
auprès de M. Foucault, qui trouva en lui ce qu'il avait cherché, un homme qui savait
allier l'esprit avec le service. Le seigneur, assés des talents et de la capacité de l'abbé Mongault,
lui procura en 1708 une place à l'acad. des Inscriptions et elle le préoccupa du Duc de
Chartres en 1710. La conduite pleine de sagesse et de religion que tenait la France à admirer dans
ce prince, a fait un honneur infini à son instituteur, au mérite duquel l'acad. française se fit
un devoir de rendre hommage en l'admettant en 1718, au nombre de ses membres.

Ce savant, que la mort enleva en 1746, était l'un comme un autre aussi utile qu'agréable. Le Duc de Orléans, qui l'estimait beaucoup, l'admettait souvent à ses conversations particulières, de même que le Duc de Bourgogne, et les Bontés, dont il l'honorait, n'ont jamais souffert d'altération.

Les deux traductions, qu'il a données, sont deux ouvrages excellents qui ont eu l'approbation de tous les gens de lettres. M. Rollin en faisait un si grand cas, qu'il en a tiré la plus grande partie des exemples qu'il propose comme des modèles dans son Traité des études.

Tout mieux connaître cet homme estimable, il faut voir son éloge dans l'Histoire de l'Académie des Inscriptions G. XVIII p. 447.

Traduction des lettres à Atticus, républiée par J. V. Leclerc dans son édition de Cicéron :

Ouvrages complètes en latin et en français 1821-1825, 30 vol. in 8 = 2^e édition 1833-1837, 35 vol. in 18

Adry G. IV

fo 82 verso

85 "

85 recto

84

G. VI p. 199

Mongault (Nicolas Hubert), fils de Jacques, conseiller au Châtelet et d'Anne de Labarthe

Reçu à l'Oratoire le 11 mars 1691 à 16 ans $\frac{1}{2}$ - parti en 1699

Mort à Paris le 15 août 1746, à 72 ans

De l'Académie française

Voir: Dictionnaire de Moréri.

A.A. dit qu'il était fils naturel de M. Colbert de Tonnange. Cependant il fut reçu à l'Oratoire comme fils de Jacques Mongault

Voir: Nouvelles Littéraires: G. I. p. 26

Fréret: Éloge

Biographie universelle par une société de gens de lettres. Paris. Tome 1838 G. II p. 232

Mongault (Nicolas Hubert), très bon traducteur, né à Paris en 1674, entra à 16 ans dans la Cong. de l'Oratoire, et professa les humanités au collège de Vendôme, mais la faiblesse de sa poitrine ne lui permettant pas de soutenir les fatigues de cet emploi, il quitta l'Oratoire pour se retirer au collège de Bourgogne. Il fut ensuite attaché à l'archevêque de Toulouse, (justement J. B^{te} Michel Colbert de St. Tonnange), puis revint à Paris, (") fut reçu à l'Acad. des Inscriptions, dirigea l'éducation du fils aîné du Régent, et fut récompensé de ses soins par des bénéfices et par la place de secrétaire général de l'infanterie dont son frère était colonel général.

Le succès de sa traduction des Lettres de Cicéron à Atticus lui ouvrit en 1718 les portes de l'Acad. française, et il mourut en 1746. On a de lui:

Traduction de l'Histoire d'Hérodote Paris 1700 in 12

" Des Lettres de Cicéron à Atticus, Paris 1714, 4 vol in 12, réimprimée dans l'édition de Cicéron publiée par J. V. Leclerc

Deux Dissertations: l'une sur les honneurs divins rendus aux gouvern. des provinces

du temps de la Répub. romaine - et l'autre, sur le Forum de Gallia, insérées dans les Mém. de l'Ac. des Ins., où l'on trouve (G. XVIII) son Éloge par Fréret.)

(1)
Colbert mourut
à Paris le 11 juillet
1710

Hoefet : Nouvelle biog. générale. Paris. Didot 1861 t. xxxv p 974

ou bien

Edouard Colbert
né en 1629, mort en 1699
cousin de Louvois et
surintendant des Bâtimens
près de l'évêque de Meaux
et de l'arch. de Toulouse

ou même

son fils

Gilbert Colbert de
St-Fouange, frère des
évêques ci-dessus
né en 1642, † en 1706

Il eut 3 fils devenus
brigadiers des armées du
Roi

Mongault (Nic. Hub), traducteur français, né à Paris le 6 oct 1674, mort dans la même ville le 15 août 1746. Il était fils naturel de Colbert de St-Fouange. Il fit ses études à l'Oratoire et l'on remarque, comme preuve de son indépendance d'esprit, qu'en philosophie, il se prononça pour Descartes contre Aristote. Avec une bonne instruction, un esprit délicat et une santé fraîche, il vint, doucement occupé de ses travaux d'érudition, d'abord dans la Cong. de l'Oratoire, puis à Toulouse auprès du dit archevêque Colbert de St-Fouange. En 1710, le duc d'Orléans lui confia l'éducation de son fils le duc de Chartres. Dans cette position l'abbé Mongault obtint plusieurs bénéfices, mais il avait peut-être espéré davantage.

Voltaire prétend qu'il mourut de chagrin de n'avoir pu faire auprès du duc d'Orléans la même fortune que l'abbé Dubois. On doute de cette assertion; cependant il est vraisemblable qu'à la Cour l'aimable et spirituel érudit éprouva des déceptions, et que son humeur s'en ressentit. Sa santé s'altéra de plus en plus; il souffrait de la gravelle et de cette maladie indéfinissable que l'on nommait alors les vapeurs. Un jour qu'on lui demandait ce que c'était que les vapeurs. « C'est une terrible maladie, répondit-il; elle fait voir les choses telles qu'elles sont. »

Il était membre de l'Acad. françoise et de celle des Inscriptions, qui lui succéda à l'Académie française, le représentant comme « un homme d'un caractère franc, vrai, bon ami; joignant à la sagacité qui saisit le ridicule, l'indulgence qui le fait pardonner; au talent d'une plaisanterie fine, le talent encore plus rare d'en connaître les bornes. »

On a de lui une Traduction de l'Histoire d'Hérodote, Paris, 1700, in 12

une Traduction des Lettres de Cicéron à Atticus, Paris, 1714, 4 vol in 12

une Diction élégante, un savoir peu original et peu profond, mais exact, distinguant ces 2 versions particulièrement la dernière. Il a inséré dans le 1 vol. des Mém. de l'Acad. des Inscriptions, deux dissertations, l'une sur les honneurs vivans rendus aux gouverneurs des provinces pendant la durée de la république romaine; l'autre sur le temple ou monument hébraïque que Cicéron avait eu dessein de consacrer sous le titre de sanctum, à la mémoire de sa fille Tullia

Dictionnaire historique, critique et bibl. Paris, Meisard et Desenne 1822, T. XIX p. 243

Mongault (Nic. Hub.), fils naturel de Colbert-Fouarge, né à Paris en 1674, entra à 16 ans dans la Comp. de l'Ordr. La délicatesse de sa santé l'obligea d'en sortir qq. temps après. Il demeura successivement auprès de Colbert, arch. de Toulouse, qui le protégeait, et auprès de Foucault qui trouva en lui ce qu'il avait cherché, un homme qui savait allier l'esprit avec le savoir. Ce protecteur lui procura une place à l'Acad. des Inscriptions, et celle de précepteur du Duc de Chartres, fils du Duc d'Orléans. Mongault sut se concilier dans cette place importante et délicate, l'estime et l'amitié de son élève. Quoiqu'il pensât librement sur les choses de la religion, il s'attacha, dit Dubois, à lui insinuer les principes les plus capables de l'effrayer, parce qu'il pensait sans doute qu'on ne peut retenir les princes par des biens trop forts. L'abbaye de Chartraine et celle de Villeneuve furent les récompenses de ses soins. Le Duc de Chartres ajouta aux bienfaits de son père les places de secrétaire général de l'infanterie, de secrétaire de la province de Dauphiné, de secrétaire des commandements du cabinet. L'abbé Mongault aurait voulu s'élever plus haut. Tandis que le cardinal Dubois se plaignait d'être malheureux depuis qu'il était grand, Mongault l'était encore plus par l'envie qu'il lui portait. De là les vapeurs dans lesquelles il passa une partie de sa vie. Les vapeurs lui faisaient voir tout en noir : on le lui dit un jour : « Les vapeurs, répondit-il, font donc voir les choses comme elles sont. » L'Académie fr. se l'associa en 1718. Il mourut le 15 août 1746. Quoiqu'il eût vécu à la Cour, il n'apprit jamais à flatter et il exprimait ses sentiments sans contrainte. Dubois ne put le faire entrer dans aucune de ses vues, même en lui faisant du bien. Le cardinal résistait que le Duc de Chartres, colonel g^l de l'inf^{ie}, vint travailler avec lui ; pour l'y engager, il voulut se servir de Mongault, qui lui répondit sèchement : « Je n'abuserai jamais de la confiance du prince pour l'engager à s'avilir. » On a de lui une traduction française de l'Histoire d'Hérodote qui parut pour la première fois en 1700, dont la meilleure édition est celle de 1743 Paris in 12. Cet ouvrage, fait avec beaucoup de soin et d'exactitude, est écrit d'ailleurs avec élégance.

Traduction des Lettres de C. à Atticus Paris 1714 et 1738, 6 vol in 12. Cette version, aussi élégante et aussi exacte que celle d'Hérodien, est enrichie de notes qui font beaucoup d'honneur à son goût et à son érudition. On apprend, dans le texte et dans les remarques, à bien connaître Cicéron et les personnages qui jouaient de son temps un grand rôle dans la république romaine. On s'avance à regarder les lettres des grands hommes comme la plus agréable partie de leurs ouvrages. Le goût est tombé dans cette culture à proportion que celui de l'écrivain paraît s'ouvrir. On estime, chacune dans son genre, les lettres des gens d'esprit, des savants, des grands ministres; mais nous n'en avons point, dans aucune sorte de genre, qui, pour la pureté du style, l'importance des matières et la dignité des personnes qui s'y trouvent mêlées, soient comparables à celles de Cicéron. On y voit le détail de sa vie domestique, la peinture de son esprit et les différentes situations où il se trouvait, selon les différentes conjonctures des affaires.

Deux dissertations ... etc (rien de neuf).

Bonardy > Bibl. des écrivains de l'Oratoire des p. 563

L'abbé Nicolas Mongault

De Paris - Sorti de l'Oratoire en

à été précepteur de M. le Duc de Chartres, maintenant Duc d'Orléans et est aujourd'hui surintendant de ses commandements

- + fut reçu de l'Acad. franc. et aussi de celle des Belles-Lettres
- + Son origine
- + Il a demeuré longtemps à Toulouse avec l'archevêque Colbert de Villacresq

Ouvrages

- + Traduction entière des Lettres de Cicéron à Atticus qui est fort estimée
- + Traduction d'Hérodien
- + Le ms. de l'abbaye de Chantreaux en ... et celle de Villeneuve, ordre de Cîteaux, Diocèse de Nantes.

- + Le D. Bougerel appelle Nicolas Hubert
- + Est dans la table des auteurs dont on s'est servi pour l'hist. de Grégoire de 1721.
- + Est dit dans les Nouvelles littéraires du 6 vol du Journal littéraire de La Haye p. 231
à l'article de Paris : « Il y a déjà du temps qu'on débite ici une excellente traduction de
Toutes les lettres de Cicéron à Atticus en 6 volumes. Elle est de M. Mongault qui nous en
avait donné un volume, il y a plusieurs années... etc. »
- + Voyez les Mémoires de Grégoire juin 1702 p. 414 du 3^e tome d'Holl.
- + En faveur de Mongault p. 412 du 8 vol. de l'hist. critique de la Républ. des Lettres
par Marson.
- + Voyez le Mercure d'avril 1717 p. 24, éloge de sa traduction,
Mercure de X^{bre} 1718 p. 192

Exact

De l'Académie française en 1718 à la place de l'abbé Gaspard Abeille, poète dramatique
a pour successeur Ch. Ducloux, moraliste.

De l'Académie des Inscriptions en 1708, succède à J. F. F. Vaillant

Voir =

Les registres de l'Académie française, Paris, Didot, 1895-1906, 4 vol in 8

Emile Gassier : Les 500 immortels. Paris. Jouve, 1906, in 8

Mgr de Moucheron : Le clergé de l'Académie. Paris Perrin 1909, in 8 de 383 pages

Victor Fournel : Histoire anecdotique des 40 fondateurs de l'Acad. fr.

Académie des Inscriptions et Belles Lettres : Histoire, prix, fondations, publications
Paris 1924 in 16 — corrections et additions, Paris 1930

R. Bonnet : Biographie de l'Acad. française, Paris. Charavay 1907 petit in 4^e

Adry = Bibl. des Ecrivains de l'Oratoire = (Bibl. N^{le} fonds fr. 25.684) C. IV. p. 84 =

Nicolas Hubert Mongault, de Paris, fils de Jacques Mongault, conseiller au Châtelet et d'Anne de la Barthe, reçu le 11 mars 1691, âgé de 16 ans 1/2, mort à Paris le 15 août 1746, âgé de 72 ans. Sorti en 1699.

- (1) - Dissertation sur les honneurs divins qui ont été rendus aux gouverneurs des provinces pendant que la république romaine subsistait. (B. II)
- (2) - Remarques sur le fanion de Cullia, fille de Cicéron (Ibid)
- (3) - Lettres de Cicéron à Atticus avec des remarques et le texte latin de Grævius, par M. Mongault, précepteur de M^{le} le Duc de Chartres. Paris, de l'Imprimerie, 1714, 6 vol.
- (4) - Il y a plusieurs lettres de Césaire, de Tomye et d'Antoine traduites avec le même succès.
Il y a plusieurs années que M. Mongault fit paraître un volume de sa traduction. C'était le 3 et le 4 bins de ces lettres, le 1 et le 2 avoient paru de la traduction de l'abbé de S^{te} Réal. Mais celle de M. Mongault est beaucoup mieux travaillée que celle de cet abbé. (Nouvelles Littéraires C. I, p. 26)

Marié = Dictionnaire =

Nicolas Hubert de Mongault, l'un des 40 de l'Académie française et associé de celle des Inscriptions et Belles Lettres, naquit à Paris le 6 octobre 1674.

Dès l'âge de 16 ans, son goût pour l'étude et l'amour de la retraite le déterminèrent à entrer dans la Congrégation de l'Oratoire. après les épreuves ordinaires, on l'envoya étudier la philosophie au Mans. La philosophie de Descartes était déjà connue et estimée; mais celle d'Aristote avait encore le premier rang dans les écoles et c'était la seule qu'il fût permis d'y enseigner. Le professeur sous lequel étudiait l'abbé de Mongault, était encore, comme tant d'autres, attaché à cette ancienne philosophie, quoique incapable de satisfaire un esprit raisonnable. Mais le jeune disciple, accablé de réflexions et à ne se contenter dans les matières, qui sont du ressort de l'esprit, que de ce qu'il pouvait comprendre, ne put goûter ce qu'on lui enseignait, dans une thèse publique qu'il soutint à la fin de son cours, il changea de son autorité la thèse de son professeur et y substitua la philosophie de Descartes, osant ainsi avoir raison, malgré Aristote et son régent qui ne fut point aussi offensé de la témérité de son élève qu'on aurait pu l'attendre d'un subissant d'Aristote — (C'est qu'il était plutôt cartésien, et ce qui précède n'est pas exact.)

M. de Mongault studia la théologie avec le même succès et il joignit aux études classiques une étude particulière et suivie de l'écriture sainte. La faiblesse de sa poitrine et les suites fâcheuses qu'elle faisait craindre pour sa santé, l'ayant déterminé à quitter en 1699 la Congrégation de l'Oratoire (il y était donc resté 8 ans 9 mois), il se retira au collège de Bourgogne à Paris et ce fut là qu'il acheva sa traduction française de l'Histoire d'Hérodote, qu'il publia en 1700, in 12, à Paris, avec des remarques et qui a été réimprimée en 1745, aussi en in-12 et à Paris, après avoir été revue et corrigée par l'auteur. Cet ouvrage fait adieu beaucoup de soin et d'exactitude, écrit d'ailleurs avec élégance, ne pouvait manquer d'avoir un grand succès. On ne connaît jusque là que l'ancienne traduction d'Hérodote par J. Collin, imprimée à Lyon chez de Courmes, en 1546, in 12.

En 1701 de Mongault donna le 1 volume de la traduction des lettres de Cicéron à Atticus et la même année, M. Colbert, archevêque de Toulouse, qui n'était toujours intéressé à lui et qui en 1698 lui avait prouvé la prière des Mmes S^{te} Florent, l'appela à Toulouse, le logea dans son palais et lui donna des témoignages solides de son estime et de son affection. Quelque temps après, Mongault entra auprès de M. Foucault, qui trouva en lui ce qu'il avait cherché, un homme qui savait allier l'esprit avec le savoir et dont le commerce était aussi utile qu'agréable. M. Foucault ne tardant pas à sentir le prix du présent qu'on lui avait fait, se hâta de le partager avec l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres dont il était honoraire. Mongault y fut reçu en 1708.

Environ 2 ans après, en 1710, il fut enlevé à cette compagnie par M. le Duc d'Orléans qui, sur le témoignage même de M. Foucault, lui confia l'éducation de M. le Duc de Chartres, depuis Duc d'Orléans. Dans cette place importante en soi et qui n'est jamais sans difficulté, de Mongault sut concilier avec l'amitié de son illustre élève, la confiance des personnes auxquelles il était comptable de son emploi et l'estime de ceux qui composaient son conseil. Madame, M. le Duc d'Orléans lui admitta à leurs conversations particulières et les bontés dont ils l'honoraient, n'ont jamais souffert d'altération. M. le Duc d'Orléans qui l'avait nommé en 1714 à l'abbaye de Chantreaux, diocèse de Poitiers, ordre de Prémonstré, lui procura encore en 1719 celle de Villeneuve, diocèse de Nantes, ordre de Cîteaux et lorsque M. le Duc de Chartres obtint la charge de colonel général de l'infanterie, il le choisit pour remplir la charge de secrétaire général. Il lui confia aussi celle de secrétaire de la province de Dauphiné et après la mort de M. le Duc d'Orléans, son père, il lui donna une des deux charges de secrétaire des commandements et du cabinet.

Malgré ses occupations, Mongault continua de travailler à sa traduction des lettres de Cicéron à Atticus et, lorsqu'il y eut mis la dernière main, il la publia en 1714 en 6 vol. in 12. L'abbé de St Réal avait déjà publié en 1691 à Paris, chez C. Barbin, le 1^{er} et le 2^e livre de ces lettres avec des remarques critiques, historiques et politiques. Il restait 14 livres à traduire et le style de la traduction de l'abbé de St Réal, très inférieur à celui de la plupart de ses autres ouvrages, faisait peu regretter que cette traduction n'eût pas été achevée. Cependant Mongault, voulant éviter tout ce qui avait l'air de concurrence, avait commencé par les livres 3 et 4 de ces lettres et la traduction des 2 premiers livres ne parut qu'en 1714, lorsqu'il donna les 16 livres.

Cette traduction est enrichie de notes qui rendent un enseignement très avantageux au goût et à l'érudition du traducteur. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions qui ont eu toutes un égal succès.

On trouve encore dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres deux dissertations de l'abbé de Mongault l'une sur les Honneurs Divins rendus aux gouverneurs des provinces romaines pendant la durée de la république ; l'autre sur le temple ou monument héroïque que Cicéron avait en dessein de consacrer sous le titre de sanctum à la mémoire de sa fille Tullia. Ces deux dissertations, qui font regretter que l'on n'en ait pas un plus grand nombre de la même plume, sont dans le 1^{er} volume des Mémoires de l'Académie.

Mongault est mort le 15 août 1746. Il a eu pour successeur à l'Académie française M. Ducloux, associé de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres.

Voyez l'éloge de M. l'abbé Mongault dans le Mercure de France du mois de janvier 1747. C'est un extrait de celui que M. Fréret a lu dans l'assemblée publique de cette Académie tenue au mois de Novembre 1746. C'est par erreur qu'on a mis dans cet extrait la mort de Mongault au 5 août au lieu du 15 et la traduction de l'abbé de St Réal en 1690 au lieu de 1691.

Mongault était bien l'enfant naturel de M. Colbert de Tonnanges. La pièce de procédure, qui est dans ce dossier et que j'ai eu la bonne fortune d'acheter, le prouve. J'ai souligné les passages importants au crayon rouge.

Acte de décès = " Mardi 16 août 1746, décès de Nicolas Aubert de Montgault, prêtre, abbé commendataire
" des Abbayes de Chantreuse et de Villeneuve, secrétaire des commandements de S.A.S. Mgr le
" Duc d'Orléans, ci-devant son précepteur, l'un des 40 de l'Académie française et associé vétéran
" de celle des Inscriptions et Belles-Lettres, âgé de 72 ans ou environ, demeurant rue des Bons
" Enfants, Nicols' d'hier. " Reg. de S. Eustache, f 77.)
Cité de (Bibl. N^{lle} nouvelles acquisitions françaises n° 3620 f 6597)

Sa sortie de l'Oratoire = Le vrai motif ?

M.M. 592 = le 8 mai 1699, le Confesseur Mongault a été congédié et ne doit pas être reçu
de nouveau. Qu'avait-il fait ? Mystère.

M.M. 607, 3^e catalogue, n° 942 =

Nicolas Mongault, de Paris, entré à Paris en 1691, Sorti.

Guérard = La France littéraire, Paris, Didot 1834, t. VI, p. 201

Fils naturel de Colbert-Pouange, excellent traducteur, abbé de Chantrenesse et de Villeneuve, successivement précepteur du fils aîné du duc d'Orléans, régent du Royaume; secrétaire général de l'infanterie, dont le duc de Chartres, son élève, était colonel, membre de l'Acad. des Inscriptions et de l'Acad. française
né à Paris en 1694, mort à Paris le 15 août 1746

1674

- Traduction de l'Histoire d'Hérodien, 1700, in 12

- Traduction des Lettres de Ciceron à Atticus, 1714, 4 vol. in 12. Elles joignent toutes les deux de l'estime générale. L'style en est pur et élégant et les notes, dont est accompagnée la traduction des Lettres à Atticus, offrent une érudition choisie. Elles ont été fort utiles à M. de La Motte pour la Vie de Ciceron.

On a encore de lui dans les Mémoires de l'Académie: 1717 t. I

- sur les honneurs divins rendus aux gouverneurs des provinces sous la république romaine

- sur le Forum (ou Temple) de Gallia

Elles font vivement regretter que sa santé ne lui ait pas permis d'en publier d'autres
